

12-1-2008

André DJIFFACK (éd.) (2007). Mongo Beti, Le Rebelle I

Hervé Tchumkam
University of Pennsylvania

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>

 Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Tchumkam, Hervé (2008) "André DJIFFACK (éd.) (2007). Mongo Beti, Le Rebelle I," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 71 : No. 1 , Article 14.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol71/iss1/14>

This Compte Rendu is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

les règles de l'art, la couleur de leur peau ou leur origine – a structuré la vie et l'œuvre de « l'aîné des anciens ».

Pour qui connaît l'œuvre de Sembène, des faits sautent de la page qui incitent à une réévaluation des personnages de tous les marabouts dans les romans et films de Sembène, de la notion de résistance, mais aussi du rapport de Sembène avec certains groupes ethniques (les Wolofs en l'occurrence).

On pourrait reprocher à Gadjigo de s'être totalement focalisé sur l'homme, d'avoir taillé le contexte sociohistorique selon le critère de pertinence à la vie de l'homme. On pourrait même s'offusquer de ce que cette biographie raconte, révèle plus qu'elle ne tente de faire ressortir les points saillants d'une époque à travers la vie d'un homme. C'est là une gageure que Gadjigo a prise, devant un sujet qui intriguait par ses omissions, ses créations, ses déclarations à moitié, les nombreuses rumeurs contradictoires. *Ousmane Sembène: une conscience africaine* est autant une biographie qu'une démystification, une mise en place de faits et gestes ayant produit l'artiste que fut Sembène. C'est aussi une exhortation au devoir de mémoire devant la disparition de tant d'écrivains et musiciens de la scène culturelle africaine.

Sada Niang
Université de Victoria

André DJIFFACK (éd.) (2007). *Mongo Beti, Le Rebelle I*, Paris, Gallimard, 416 p.

L'année 2007 a été marquée, aux éditions Gallimard, par la parution de *Mongo Beti, Le Rebelle I*. Cette collection de textes réunis et présentés par André Djiffack inaugure un nouveau cycle dans la recherche sur la littérature africaine en général, le texte camerounais en particulier et plus spécifiquement, Mongo Beti. C'est peut-être aussi le lieu de rappeler la place cardinale qu'occupe Mongo Beti, écrivain et essayiste camerounais, dans l'évolution et l'histoire des esthétiques littéraires africaines. D'entrée de jeu, cette collection de textes fait remarquablement écho à la disparition plus muette en 2001 de Mongo Beti et s'inscrit ainsi dans une perspective de restitution de la mémoire de l'écrivain à la communauté littéraire africaine et internationale.

L'ouvrage que présente André Djiffack regroupe 17 essais de Mongo Beti, parus entre 1953 et 1993. Ainsi résumés, 40 années de vie littéraire de

Mongo Beti sont reprises avec une finesse et une précision qui sont à mettre à l'actif d'André Djiffack. L'on retrouve l'autre Mongo Beti, l'essayiste. Ses essais marquent un moment crucial de la réflexion sur l'activité auctoriale et fictionnelle en Afrique. Dans les essais intitulés « *L'enfant Noir*, de Camara Laye » (1953) ou « Afrique noire, littérature rose » (1955), le romancier et essayiste passe au microscope les paramètres de production littéraire en Afrique à la veille des indépendances, autrement dit, pendant la colonisation. Il s'agit en effet, pour Mongo Beti, de réfléchir sur les diverses forces qui entrent en jeu dans la production de textes de fiction. Après être revenu sur la dédicace du *Regard du Roi* de Camara Laye au haut-commissaire de la république en Afrique occidentale française (« En témoignage de respectueuse amitié ») et après avoir essayé de situer l'Afrique dans la conscience française de l'époque, Mongo Beti laisse à notre attention une question certes datée, mais toujours et peut-être plus que jamais digne d'attention : « Serait-ce donc que le public français demande à l'écrivain africain de faire du pittoresque, rien que du pittoresque ? » (33). Cette question, je l'ai dit, est extrêmement pertinente pour situer le texte africain dans un champ social et de réception. En m'inspirant de cette brillante démonstration de Mongo Beti, j'ajouterai la question suivante : la condition de réception et de promotion de l'écrivain en postcolonie dépendrait-elle forcément de l'adhésion ou non de celui-ci aux pouvoirs politiques et stratégiques ? Ou alors, selon une autre perspective, comment comprendre cette espèce de tendance qui consiste, pour le roman africain depuis quelques années, à s'évertuer à donner l'image d'une Afrique inapte à toute réflexion, ensanglantée et damnée à jamais dans l'obscurité de sa nuit ?

Les autres essais présentés dans cet ouvrage s'intéressent à diverses questions, allant des problèmes inhérents à la circulation d'un certain « type » de littératures à la censure et la propagande, ou encore se focalisent sur l'imposture que certains chercheurs français à l'instar de Robert Cornevin ont pu mettre en scène pour parler des textes africains. Non moins importante est l'ouverture que fait Mongo Beti sur une question purement géopolitique, lorsqu'en 1980 il publie *Mr Giscard d'Estaing, remboursez !...*, une « Lettre ouverte d'un Africain libre au président de la république française, à propos de l'affaire des diamants de Bokassa ». Que Mongo Beti se livre à l'explication de son roman *Le pauvre Christ de Bomba* ou qu'il s'interroge sur la définition et les possibles acceptions de la notion d'écrivain africain, une constance se dégage : Mongo Beti l'essayiste semble adopter, d'un bout à l'autre, une véritable posture intellectuelle du refus qui s'inscrit dans une esthétique de la profanation qui reste à analyser. C'est à ce niveau que repose l'inédit du projet conduit par André Djiffack, en ce sens que ce regroupement d'essais de Mongo Beti offre indiscutablement un nouveau corpus qui devrait, je le souhaite, engendrer des études et thèses dans les années à venir. Il serait par exemple intéressant de mettre en perspective les essais de Mongo Beti de 1953 et 1955 mentionnés ci-dessus au miroir de ses romans de retour d'exil. Cela permettrait de mesurer

¹ Ceci transparait clairement dans les romans récents de Léonora Miano : *L'intérieur de la nuit* (2005) et *Contours du Jour qui vient* (2006).

l'écart, s'il existe, ou alors de souligner la constance d'une écriture qui, non soucieuse de bas intérêts de reconnaissance et de prix littéraires, s'engage sur les voies d'une « parole risquée ».

Cependant, à mon avis, quelques points auront empêché au drap blanc d'André Djiffack d'être immaculé. Il aurait peut-être été plus intéressant de regrouper les articles et essais de Mongo Beti en catégories thématiques plutôt que par ordre chronologique. Cela aurait probablement permis de proposer un regroupement thématique de ces essais, certes discutable, mais fondamental pour un projet de recherche sur les essais de Mongo Beti. En outre, l'on peut également regretter que la préface n'offre pas mieux au lecteur qu'un résumé parfois tronqué de la carrière littéraire et la vie de Mongo Beti. Il aurait été souhaitable que ce discours d'escorte que signe Boniface Mongo Mboussa s'engage à dire: « Voici pourquoi et comment vous devez lire ce livre », tel que l'écrit Gérard Genette dans *Seuils* (1987: 200) au sujet de la fonction de base de la préface. La prolifération de références littéraires (Chester Himes, V.S Naipaul et Tierno Monenembo) et l'étalage d'une connaissance quasi journalistique ne suffisent malheureusement pas à donner à ces pages l'allure ou le rôle attendu d'une préface. Il reste à espérer que les tomes à venir de l'ouvrage tiennent compte de ce regroupement thématique, et autant sinon plus important, qu'il comporte une préface qui se situe directement dans une perspective d'ouverture des débats sur les textes de Mongo Beti et pourquoi pas, qui suggèrent des pistes de réflexion autour du « pourquoi » et du « comment » du livre. Car il n'y a qu'un pas de la mauvaise gestion de l'espace préfaciel à l'impossible digestion du texte escorté.

Au final, l'intérêt fondamental que m'inspire ce remarquable travail de synthèse et de recherches d'André Djiffack demeure axé sur la mise en avant d'un autre Mongo Beti, celui dont les essais devraient nous inspirer à initier des recherches qui feraient ressortir une autre « manière de voir » dans les études sur les littératures d'Afrique. Le mérite revient sans aucune réserve à Djiffack pour avoir permis à la réception, après lecture des textes qu'il a réunis, de se poser la question suivante: la condition de popularité de l'écrivain africain résiderait-elle dans une triangulation entre l'écriture sanguine, l'écriture rose et la mort de l'auteur? Telle est la question dont un essai de réponse devra ouvrir une autre page de la recherche en littératures d'Afrique. Mais en attendant d'y répondre, il reste indéniable que l'ouvrage que présente André Djiffack marque le tournant d'une nouvelle recherche dans la littérature africaine de langue française, et pour cette raison, vaut absolument le détour.

Hervé Tchumkam
University of Pennsylvania